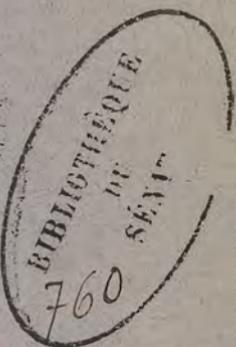


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

or



LA VOLTAIRIANA

THE BELL. — EQUALITY.

ІТИНІЯРІ

LE DINÉ
DU GRENADIER,
A BREST,
DIALOGUE PATRIOTIQUE



A C T E U R S.

COEUR-DE-ROI , grenadier arrivant des
Indes.

LA FRANCHISE , autre grenadier de trou-
pes de ligne.

GAUDICHON , laboureur.



LE DINÉ DU GRENADIER,

A B R E S T.

DIALOGUE PATRIOTIQUE.

CŒUR - D E - R O I.

EH! bon jour , La franchise ; sacred . . .
que je suis réjoui de te revoir , tu entres à
propos chez M. Fricot , j'allais me mettre
à table avec notre ami Gaudichon , que j'ai
rencontré à mon débarquement , parbleu tu
te mettras à coté de moi , tu seras le troi-
sième.

La Franchise.

Très-volontiers , mon camarade , il y a
fo . . . long-temps que je ne t'ai pas vu ,

A 2

j'ai cru, le diable m'emporte, que tu avais cassé ta pipe.

Cœur-de-Roi.

Ma foi, ce n'est pas ma faute, j'ai fo.... bien fait ce qui fallait pour ça, mais en revanche je suis bien érinté, j'arrive du diable; je viens de l'Inde, où j'étais allé avec un cousin, qui sauf votre respect, a crèvé, et m'a laissé une centaine de louis que je rapporte.

Gaudichon.

Ah ! M. Cœur-de-Roi, combien ça va faire de plaisir à M. votre frère qui a un régiment.

Cœur-de-Roi.

Qu'appelles-tu, mon frère qui a un régiment ? est-ce que le curé serait devenu aumonier ?

Gaudichon.

Oh ! que non M. Cœur-de-Roi ! votre frère le curé n'a pas voulu jurer, on l'a chassé de la cure, il n'est plus au village ; mais votre frère Tiennot a juré tout couramment comme un livre, et il a emmené

le régiment et le tambour pour aller chercher les aristocrates.

Cœur-de-Roi.

Nom d'un tonnere ! si je conçois un mot à tout cela ; que le diable me torde le cou ! dis donc , La Franchise ! est-ce que Gaudichon est devenu fou ?

La Franchise.

Non fo. . . . ! tout ce qu'il t'a dit est vrai ; le curé est chassé , et Tiennot est major du régiment du district qui est sur la frontière.

Cœur-de-Roi.

Mais fo. . . . dis-mois donc ce que c'est que cette comédie-là ?

La Franchise.

Qnoi ! tu ne sais pas : c'est qu'ils disent que nous sommes devenus libres.

Cœur-de-Roi.

Et c'est pour cela que Tiennot est major d'un régiment !

La Franchise.

Oui , mon ami.

Cœur-de-Roi.

Eh bien ! si les soldats ressemblent au major, je veux, fo. . . . les tous manger à la crapaudine. Mais, dis-moi, comment le roi a-t-il pu nommer ce bougre d'imbécille, major d'un régiment ?

La Franchise.

Parbleu, ce n'est pas par le roi qui la nommé, c'est son régiment.

Cœur-de-Roi.

Comment fo. . . . ! ce sont les régimens qui nomment les officiers ; c'est du nouveau celui-là.

La Franchise.

Mais c'est un régiment de volontaires.

Cœur-de-Roi.

Ah ! j'entends, il ne sont pas payés.

La Franchise.

Qu'est-ce que tu dis, ils ne sont pas payés, leur paie est double de celle des troupes de ligne ; on donne fo.... aux soldats quinze sous, et aux officiers à proportion.

Cœur-de-Roi.

Comment fo. . . . ! qu'est-ce que cela veut

donc dire, est-ce qu'ils doivent se battre tous seuls.

La Franchise.

Je t'en fouts, au contraire, en campagne nous devons aller les premiers, mais dans la ville ils ont le pas.

Cœur-de Roi.

C'est-à-dire fo . . . qu'ils doivent être les premiers au bordel et les derniers au feu : je ne suis plus étonné qu'on ait choisi Tiennot pour major ; mais dis-moi, quel est le bougre qui a fait cet arrangement ?

La Franchise.

Ma foi, je n'en sais rien ; ils sont une compagnie ; mais demande ça à Gaudichon, il est juge, il en sait plus que moi.

Cœur-de-Roi, s'adressant à Gaudichon.

Comment sacred . . . tu es juge ! Mais quels sont les jeanfo . . . qui se font juger par toi ? Est-ce que tu n'es plus seruirier ?

Gaudichon.

Oh que si M. Cœur-de-Roi ! mais ils ont dit comme ça que puisque je limois le fer, je dérouillerois bien leurs affaires, qu'el-

les étoint moins dures ; et comme ils me donnent six cents livres , je leur dis au plus droit ce qui est de convenance dans la chose d'un chacun.

Cœur-de-Roi.

Parbleu j'ai bien mal fait de m'en aller , j'aurois sacred . . . accroché quelque chose , je serois devenu et que sait-on , je serois peut-être devenu évêque .

Gaudichon.

Ma foi , M. Cœur-de-Roi , vous croyez badiner ; mais je vous aurois donné ma voix bien plutôt qu'au fils de Gaudinet , qui palsangué est évêque avec une mitte .

Cœur-de-Roi , en prenant de l'humeur.

Ah ça Gaudichon , sais-tu bien que ce n'est pas à un vieux lapin comme moi , qu'on en revend , et qu'à la fin je me lasse de ces bougres de contes-là .

La Franchise.

Ne te fâches pas , tu as tort , tout ce qu'il t'a dit est fo vrai .

Cœur-de Roi.

Comment , sacrebleu ! ce qu'il m'a dit est vrai ; mais quel foutu boucan est donc

arrivé , la peste a-t-elle couru le pays ;
qu'on a été obligé de prendre Tiennnot
pour major , Gaudichon pour juge , et
Gaudinet pour évêque ? Nom d'un tonnerre ,
je crois que je rêve ! est-ce que je ne suis
pas en Bretagne ?

Gaudichon.

Non , M. Cœur-de-Roi , vous êtes dans
le département du Finistère .

Cœur-de-Roi.

Eh bien ! fo en voilà encore d'un
autre ! Comment la Bretagne a aussi foutu
le camp ! Nom d'un diable ! dites-moi
donc tout de suite ce qui est arrivé .

Gaudichon.

Mais M. Cœur-de-Roi , c'est que nous
sommes devenus la nation .

Cœur-de-Roi.

Est-ce que , fo nous n'étions pas
déjà la nation ?

Gaudichon.

Ah ! c'est qu'aujourd'hui nous sommes
tous égaux !

Cœur-de-Roi.

Quoi ! vous êtes tous riches ?

Gaudichon.

Il s'en faut beaucoup.

Cœur-de-Roi.

Vous êtes donc tous gueux ?

Gaudichon.

Ma foi à peu près ; cependant il y en a encore qui ont de grandes fortunes , comme les banquiers , les agioteurs , les anciens députés.

Cœur-de-Roi.

Mais , fo comment ont donc fait les grands seigneurs et les financiers pour se ruiner ?

Gaudichon.

C'est la nation qui leur a tout pris.

Cœur-de-Roi.

Ah fo ! et qu'est-ce qui a profité de leur dépouille ?

Gaudichon

Personne !

Cœur-de-Roi.

Mais qu'est-ce qui gagne donc à tout cela ?

Gaudichon.

Ma foi, je n'en sais rien, ils ont dit
que c'étoit pour payer les dettes de l'état.
La nation a pris aussi tous les biens du
clergé.

Cœur-de-Roi.

Mais comment vivent donc les prêtres,
les curés, les évêques, les religieux?

Gaudichon

Ah ! on impose sur nous cent trente-
trois millions par an pour remplacer ce
qu'on leur a pris.

Cœur-de-Roi.

Mais les dettes de l'état sont donc payées.

Gaudichon.

Oh que non vraiment, elles son augmen-
tées de beaucoup !

Cœur-de-Roi.

Mais qu'a-t-on donc fait des biens de
l'église, dont la vente a dû produire des
sommes énormes ?

Gaudichon.

Ma foi on n'a jamais voulu nous le dire.

Cœur-de-Roi.

C'est-à-dire, fo.... que les biens sont mangés, et qu'il faut à présent payer les ecclésiastiques ! et les pauvres qui vivoient aussi des biens de l'église, comment les nourrirez-vous ?

Gaudichon.

Ah ! il faudra bien imposer pour eux !

Cœur-de-Roi.

C'est bien dit, mais comment fo.... ac- quitterez-vous tous les impôts ?

Gaudichon.

Ma foi nous n'y avons pas songé, nous ne pensions qu'au plaisir d'être libres.

Cœur-de-Roi.

Mais fo.... qu'est-ce que c'est donc que cette liberté ! Est-ce que vous n'obéissez plus à personne ?

Gaudichon.

Oh que si ! nous obéissons à la nation, à la loi, à MM. nos députés, et puis aux jacobins.

Cœur-de-Roi.

Mais fo.... nous ne connoissions pas tant de maîtres avant mon départ, qu'est-ce que c'est que les députés, ces jacobins !

Gaudichon.

Ma foi ce sont ceux qui ont bien écrit, qu'il falloit brûler les châteaux, et poursuivre les prêtres et les seigneurs.

Cœur-de-Roi.

Comment, est-ce qu'on auroit fait quelque mal au seigneur du village, à M. de Gercour, à mon parrain ?

Gaudichon.

Oh maf ! on ne lui a rien laissé, on l'a pillé, comme si c'avoit été la guerre, on a mis le feu après, il n'y a pas plus de château que sur ma main; et s'il n'avoit pas pris ses jambes sur sou cou, il étoit pendu déjà.

Cœur-de-Roi.

Ah grand Dieu ! mais qu'est-ce qu'il avoit donc fait ?

Gaudichon.

Ma foi rien ; mais on avoit écrit que

c'étoit un aristocrate, et qu'il falloit en faire fin.

Cœur-de-Roi.

Comment fo.... ! sans motif on a arrangé de la sorte un brave et ancien militaire, qui nourrissoit tant de pauvres, qui parloit avec tant de bonté à tout le monde, qui m'a fait tant de bien ?

Gaudichon.

Oh ! pour ça, il n'y a pas le mot à dire, il est bien vrai.

Cœur-de-Roi.

Mais dis-moi donc, qui sont les jeanf.... qui ont fait ces horreurs là ?

Gaudichon.

Ma foi, les premiers étoient droit ceux qu'il fournissoit, et puis mafî tout les paysans du village, et des voisins s'étoient réunis. Oh ! ce sont des bons patriotes, ils sont presque tous dans le régiment de Tiennot.

Cœur-de-Roi.

Comment, fo...., Charlot n'a pas cassé les os à tous ces bougres-là ?

Cœur-de-Roi.

Parguille, tout au contraire, M. Cœur-de-roi on a encore eu bel et bien de l'argent; mes deux petits lurons me rapportoient tous les jours quelques pièces de douze sols: il faut convenir qu'ils y prenoient peine. Droit dès le matin jusqu'au soir ils croient comme de perdu: *vive la nation, vive le tiers-état.* Et s'il passoit un prêtre ou un noble, crac, ils courroient comme des petits serpens, et étoient toujours les premiers à les assauter.

Cœur-de-Roi.

Sacré mille escadrons, et tu étois assez coquin pour souffrir tout cela?

Gaudichon.

Et parguille ils disoient comme ça que c'étoit bien fait; et pis, dame; si je n'avais pas été bon patriote, je ne serois pardonné pas devenu juge.

Cœur-de-Roi.

Non d'un fo , bon patriote, comment, les bons patriotes, suivant toi, sont donc ceux qui insultent, qui pillent, qui brûlent, qui assassinent les gens tranquilles, les gens de bien? Sacré mille ton-

nerre' si tu ne connois pas mieux ta jugeerie , tes pratiques sont bien foutues : c'est moi qui te le dis. Tiens , je vais te dire et te faire voir ce que c'est qu'un bon patriote. C'est un homme qui aime son roi , qui chérit sa patrie , qui met son bonheur et sa gloire à la défendre contre les ennemis ; qui , comme La Franchise ou comme moi , peut montrer d'honorables blessures sur sa poitrine ; tiens , regarde , (il ouvre sa veste) vois si ces preuves de patriotisme ne valent pas bien les pièces de douze sols que tu as reçues , ainsi que tes gueux d'enfans.

Gaudichon.

Oh ? masi , s'il y avoit eu de taloches à accrocher , je n'y serois pas allé déjà.

La Franchise.

Tiens , cœur-de-Roi , tu te fâches , et cela ne m'étonne pas ; mais tu es fo heureux de ne t'être pas trouvé dans tout ce bacanal ; tu es vif , tu te serois fait tuer. J'ai tout vu , tout entendu , tout observé ; si j'ai été dupe un moment , je ne le suis plus. Ecoute-moi , je vais te dire en deux mots ce qui a produit toutes les horreurs qui t'étonnent.

Le

Le roi étant honnête homme convoqua les états généraux, afin d'aviser aux moyens de payer les dettes sans trop charger ses sujets. Le clergé et la noblesse qui sentoient les besoins de l'état, renoncèrent d'abord à tous leurs priviléges pécuniaires; c'est-à-dire, qu'ils consentirent à payer au roi comme tous les gens de la campagne, et en proportion de leur propriété; ce qui seul auroit suffi à l'acquittement de la dette; ils ne demandoient qu'à conserver leurs priviléges d'honneur qui ne coûtent rien à personne, comme par exemple notre titre de grenadier, et le droit que nous avons de monter les premiers à l'assaut: privilége, fo. . . . , que nous n'abandonnerions pas....

Cœur-de-Roi.

Eh bien ! sacrebleu, cela étoit beau de leur part; est-ce qu'on ne les a pas bien remercié ?

La Franchise.

Ah ! tu vas voir les remerciemens qu'on leur a fait. Comme les députés du tiers-état étoient endoctrinés par les ennemis du roi, se trouvant les plus forts, ils se déclarerent

assemblée nationale souveraine ; ils firent des papillotes des mandats qu'on leur avoit donnés , se foutirent des sermens qu'ils avoient faits de les suivre , et se disant la nation , ils devinrent les tyrans. On soudoya la canaille de Paris pour aller , dans les nuits des 5 et 6 octobre 1789 , assassiner le roi et la famille royale ; mais le coup ayant manqué ; on amena le roi prisonnier à Paris. Il a voulu se sauver , mais on l'a rattrapé ; et pour tromper davantage , on le force à le dire , écrire et sanctionner tout ce qu'on veut ; en sorte que le peuple séduit , croit obéir au roi quand il n'obéit qu'à ses fous géoliers.

Cœur-de-Roi.

Les sacrés mâtins ! comment millions d'éclat de tonnerre , on n'a pas encore coupé les oreilles à ces j.... f.... là ?

La Franchise.

Comme les sacrés gueux se doutoient bien qu'ils ne pourroient consommer tous ces crimes , tant qu'il y auroit des corps qui leur résisteroient , ils ont dépouillé l'Eglise , supprimé la noblesse , la magis-

trature ; ils se sont foutus de la religion ; ils ont voulu forcer les prêtres à y renoncer par un serment : les honnêtes gens n'ont pas voulu le prêter ; alors ils les ont chassés pour mettre à leur place tous les malotrus de moines ; en chassant les magistrats , ils se sont fait nommer juges ; ils se sont emparés de tous les revenus , de toutes les richesses de l'état ; ils ont augmenté la dette des finances , et ont fait de grandes fortunes qu'ils ont placées en grande partie chez l'étranger.

Cœur-de-Roi.

Je ne suis fo.... plus étonné que mon frere le curé n'ait pas juré ; ça toujours été nn brave homme , je l'en aime bien davantage , et je promets f.... de lui envoyer une bonne partie de l'argent que j'ai rapporté. Mais à quoi connoît-on ces bo.... de jureurs ! car le premier que je rencontre , il est f.... sûr que je lui crache dessus.

La Franchise.

Ah ! parbleu , cela ne te sera pas difficile ; tu ne te trompes pas entre une putain et une honnête femme : c'est ,

fo..., la même chose ; et ils ont tous un masque de jeanfoutrerie sur le museau, qui te les fera distinguer à cent pas.

Cœur-de-Roi.

Mais, dis-moi, comment le peuple a-t-il pu voir tranquillement toutes ces infamies ?

La Franchise.

Les scélérats ont cherché tous les moyens de faire haïr ce qu'ils vouloient détruire, ils ont répandu que le roi étoit un despote, qui s'opposoit au bien de ses sujets ; ils ont dit que les prêtres et les nobles étoient des aristocrates qui étoient les ennemis du peuple, qu'il falloit prendre ce qu'ils avoient, les piller, les incendier, les tuer ; que si on ne les détruisoit pas, on étoit perdu sans ressource, et lorsque les paysans dans une province, étoient assez bêtes pour les croire, qu'ils pilloient, brûloient ou massacroient leurs prêtres et leurs seigneurs, alors ils écrivoient vite, dans toutes les autres provinces, que les prêtres et les nobles étoient des aristocrates, qui mettoient tout à feu et à sang ; et de cette manière, à force

de tromper le peuple , ils sont parvenus à détruire sans obstacle tous les corps qui auroient pu soutenir le roi , et défendre les vrais intérêts de ses sujets.

Gaudichon.

Mafî , je n'ai jamais su un mot de tout cela , j'ai cru qu'il falloit , pour le bien , brûler et tuer les aristocrates , et quand je criois *vive la nation* , je ne savois pas qu'on nous disoit de faire cela pour du mal .

La Franchise.

Eh bien ! cependant quand tu entendois crier *vive la nation* , c'est comme si on avoit dit *vive cette engeance infernale d'assemblée* , ou *vive cette canaille sou-doyée* qui a été assez vile , assez corrom-pue pour attenter à la vie du roi , et commettre des milliers d'autres forfaits ; aussi tu as vu que tous ces cris ont tou-jours été les préludes des coquineries qu'ont fait ces démocrates .

Gaudichon.

Mais , M. la Franchise , à vous enten-dre , il ne faudroit être ni aristocrate , ni

démocrates ; cependant il faut bien être quelque chose.

La Franchise.

Mon ami, il faut être royaliste, embrasser le parti du roi, de notre bon roi, qui eût rendu son peuple heureux, si ces j.... f.... de députés n'avoient pas été scélérats.

Cœur-de-Roi,

Ah ! fo....., je suis royaliste jusqu'au fond de l'ame, buvons à la santé du roi, de ce bon roi. Je jure sur mon sabre, que tout le sang que j'ai dans les veines coulera pour le retirer des mains des j.... f.... qui le retiennent,

Le Franchise.

Je le jure de même, et de tout mon cœur. Buvons (ils boivent ensemble).

Cœur-de-Roi.

Ce qui m'étonne, est que la troupe n'ait pas foutu le tour à tous ces gueux-là.

La Franchise.

Tu as raison ; mais les bo.... de coquins

qui en avoient peur ont usé d'adresse ; ils ont semé parmi les soldats, des idées d'intérêts ; on leur a présenté l'anarchie et la licence sous la forme de la liberté ; le vin et les filles ont été les moyens dont ils se sont servi pour les séduire. On les a excité contre leurs supérieurs, en disant qu'ils étoient des aristocrates ; et après avoir anéanti leur force, en faisant perdre aux soldats la confiance qu'ils avoient dans leurs officiers, et aux officiers l'estime qu'ils avoient de leurs soldats, ils ont poussé l'impudence jusqu'à leur faire jurer de maintenir leurs exécrables opérations.

Cœur-de-Roi.

Quels coquins ! mais, fo.... que signifient ces sermens faits dans l'exaltation et l'ivresse, des sermens que toutes les loix de la justice et de l'honneur réprouvent ? Si on t'avait fait jurer de tuer ton père, de tuer ta mère, est-ce que tu te croirois lié par ce serment ? Ne serait-ce pas un crime pour celui qui l'aurait exigé ? c'est fo.... la même chose. Est-ce que la besoigne de ces gueux-là ne tue pas le roi, ne tue pas la patrie, la religion, toutes les

loix ? Est-ce que le roi n'est pas ton père ?
 Est-ce que la patrie n'est pas ta mère ?
 c'est donc de leur par une jeanfoutrerie
 ne plus d'avoir demandé ce serment. Eh !
 sacredieu , il va bien à des coquins qui se
 sont foutu du serment qu'ils avaient fait
 à leurs commettans , de vouloir qu'on jure
 qu'on ne les pendra pas pour nous avoir
 trompé.

La Franchise.

Parbleu tu prêches un converti ; les
 sermens qu'ils ont exigé de nous , est à
 mes yeux un de leurs grands crimes.

Cœur-de-Roi.

Mais qu'est-ce qu'ont dit de tout cela
 les braves officiers , notre colonel , notre
 capitaine ?

La Franchise.

Sacredieu ce qu'ils ont dit , ils ont failli
 d'en crever de chagrin , et ne pouvant pas
 voir davantage ce boucan-là , ils ont pas-
 sé à l'étranger pour s'en revenir avec eux
 en France.

Cœur-de-Roi.

Oh fo... tant pis , les ennemis de la France doivent toujours être en horreur à des Français , et quelque tort qu'ait envers nous la patrie , nous ne devons jamais oublier que c'est notre seconde mère.

La Franchise.

Mais sacredieu , ce n'est pas ce que tu penses. Tu ne sais donc pas que les frères du roi , que le prince de Condé et ses enfans les princes de Bourbon et d'Enghein se sont sauvés de France ; que toute la noblesse , que tous les royalistes sont allés les joindre ; que toutes les puissances de l'Europe , touchées des horreurs qu'ils es-suyent , leur donnent des forces : qu'ils n'entreront en France que pour faire cesser l'anarchie , que pour faire cesser les crimes que pour remettre le roi sur son trône , et qu'il ne sera fait de mal qu'aux factieux qui oseraient s'opposer à la paix et au bon ordre qu'ils viennent rétablir ; ils sont actuellement à Coblenz.

Cœur-de-Roi.

Ah ! bravo , mon cher camarade , bravo ,

j'en serai , je le jure ; je ne me sens plus de mes fatigues ; j'y voie. Ah ! fo.... Je vais revoir mon colonel , mon capitaine. Je vais encore avoir pour général le prince de Condé ; c'est en servant sous lui , fo... que j'ai reçu les blessures que je porre ; il verra que je suis le même , et que Cœur-de-Roi ne brouche pas dans le chemin de l'honneur. Mais quelle route faut-il prendre ? car fo.... je ne veux pas coucher ici ce soir.

Gaudichon.

Mais , M. Cœur-de-Roi , vous le savez bien , vous êtes allé plusieurs fois à Coblenz.

Cœur-de-Roi.

Beau bougre de conte ! tout ce qui existait depuis mille ans est au diable ; tu dis que je ne suis plus en Bretagne , que ces matins l'ont emportée ; est-ce que je puis deviner si les chemins n'ont pas foutu le camp avec elle !

Gaudichon.

Mais , M. Cœur-de-Roi , il faut que je vous dise que peut-être vous serez arrêté :

le régiment de Tiennot est sur la frontière pour empêcher qu'on ne sorte de France.

Cœur-de-Roi.

Nom d'un fo.... on m'auroit laissé entrer pour m'empêcher de sortir ; ah , sa credieu ! c'est une chose curieuse ; il faudra bon nombre de ces soldats de quinze sols pour arrêter Cœur-de-Roi. Je jure Dieu que s'ils me disent un mot , j'en châtre une douzaine.

Gaudichon.

Peut-être bien , M. Cœur-de-Roi , comme vous êtes un soldat de troupe , dont auquel il ne faut rien dire , ils vous laisseront passer ; mais du moins il faut laisser ici votre argent , car il leur est bien défendu d'en laisser sortir.

Cœur-de Roi.

Million de tannerre , que je laisse mon argent ! ah ! fo.... ça n'est pas dangereux ; le premier bougre assez hardi pour vouloir me fouiller , je jure sur mon ame qu'il n'en fouillera plus d'autre , et je te promets de t'envoyer sa patte. Allons mes amis , j'espère bientôt vous revoir ,ache-

vons la bouteille : à la santé des princes
français et de tous les bons royalistes.

La Franchise et Gaudichon.

Nous le voulons bien , et c'est de bon cœur.
(Ils boivent ensemble.)

La Franchise.

Tu es bienheureux , Cœur-de-Roi , tu
vas voir tous ces bons princes , dis leurs
bien que tous les soldats sont toujours
français , qu'ils sont toujours prêts à verser
leur sang pour leur roi.

Cœur-de Roi.

Oui fo.... je leurs dirai , et tu peux en
être bien sûr. (En frappant sur son verre.)
Holà , ho ! M. Fricot ?

M. Fricot , en habit d'officier national.

M. qu'ès qu'il y a pour votre service?

Cœur-de-Roi.

M. ce n'est point vous que j'ai appellé ,
c'est M. Fricot , c'est l'aubergiste.

M. Fricot.

M. C'est moi , c'est que je suis allé faire
manœuvrer ma compagnie , et je n'ai pas
encore déshabillé mon uniforme.

Cœur-de-Roi.

Ma foi M. le capitaine , vous eussiez

mieux fait de faire manœuvrer vos casse-roles que votre compagnie ; car nous avons fais un foutu dîné.

M. Fricot.

Messieurs je suis bien fâché , un autrefois on fera mieux ; mais j'étois de service pour l'exercice , et vous entendez bien que la nation....

Cœur-de-Roi.

J'entends que le nation , quand vous êtes cuisinier , veut que vous fassiez vos fri-cassées , sans faire rire le monde , en vous attachant à une épée qui est fo.... bien sur de mourir vierge. Mais qu'est-ce que je vous dois , je paye pour ces Messieurs ?

M. Fricot.

M. C'est quatre livres.

Cœur-de-Roi.

Fo.... M. le capitaine , vous me faites payer diablement cher l'honneur de manger chez vous ; vous étiez plus modeste avant votre mascarade ; mais c'est un avertissement ; tenez , voilà un louis d'or , rendez-moi.

M. Fricot lui donnant quatre assignats de cinq livres.

Tenez , M. voilà votre compte.

Cœur-de-Roi.

Qu'appelles-tu mon compte, quesce que tu me donnes là, est-ce que je te demande des images?

M. Fricot.

M. ce sont quatre assignats qui valent chacun cinq livres.

Cœur-de-Roi.

Fo... tu dis que ça vaut cinq livres ; eh bien ! tu peux t'en torcher le cul, je ne les prendrois pas pour cinq sols.

M. Fricot.

Mais M. c'est l'assemblée nationale qui l'a décidé de la sorte, vous ne pouvez pas les refuser.

Cœur-de-Roi.

C'est l'assemblée nationale qui l'a décidé, eh bien ! tu peux lui dire qu'elle s'aille faire fo.... avec sa décision, et pas tant de raison, rends-moi sur-le-champ de l'argent.

M. Fricot

Monsieur, à vous entendre, on voit bien que vous êtes un aristocrate.

Cœur-de-roi en sautant sur son sabre, et lui courant après.

Qu'appelles-tu, aristocrat, attends, jean-

foutre , attend ; je te vais apprendre à faire l'exercice d'une autre manière.

M. Fricot se sauve. Mde. Fricot arrivant toute ésoufflée.

Eh , mais , messieurs , qu'est-ce que c'est donc que ce tapage ? ques qui est donc arrivé ? pout quelle raisou voulez-vous mal-traiter mon mari ?

Cœur-de-Roi.

Ah ! le Jeanf... , il a bien fait de dégueuiller , je lui futois en bas le nez et les oreilles d'un coup d'espalon ; le mâtin vouloit me donner ces quatre paperots pour vingt francs.

Mde. Fricot.

Mais , monsieur , mon mari a raison , ils les valent , personne ne les refuse.

Cœur-de-Roi.

Je vous fais voir , que si , ne :ne raisonnez pas , vite de l'argent , ou je fous en déroute votre gargote , avec le capitaine et toute sa compagnie.

Mde. Fricot.

Ah ! monsieur , il ne faut pas tant de tapage ; ça m'est égale , voilà de l'argent ;

mais il n'est pas bien de manquer à ce que
veut la constitution.

Cœur-de-Roi.

Allez-vous-en au diable avec toutes vos
bougreries.

Mde. Fricot.

Ah ! monsieur , nous avons juré la cons-
titution , elle tiendra.

Cœur-de-Roi.

Vous avez juré votre constitution ; eh !
sacredieu , vous le déjurerez , c'est moi qui
vous le dis. Vous devez savoir , made.
Fricot , que tout ce qui commence par un
c... finit toujours par être foutu.

